Mbared Ould Beyrouk, *Je suis seul*

Elena Fermi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/20427>

DOI : 10.4000/studifrancesi.20427

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2019

Pagination : 403

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Elena Fermi, « Mbared Ould Beyrouk, *Je suis seul* », *Studi Francesi* [En ligne], 188 (LXIII | II) | 2019, mis en ligne le 01 février 2020, consulté le 24 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/20427> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.20427>

Ce document a été généré automatiquement le 24 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Mbared Ould Beyrouk, *Je suis seul*

Elena Fermi

RÉFÉRENCE

Mbared Ould Beyrouk, *Je suis seul*, Tunis, Elyzad, 2018, 112 pp.

- 1 Ce bref roman – juste une centaine de pages – nous vient d'un écrivain mauritanien qui a été longtemps journaliste dans son pays et qui fait preuve dans cet ouvrage d'une maîtrise de l'écriture qui lui vient de son métier. On y assiste au soliloque d'un narrateur sans nom qui se retrouve seul – comme le dit le titre – dans sa ville (elle aussi non identifiée) située aux portes du désert, tombée aux mains des djihadistes. Inconscient – on le découvre au fil de son soliloque – de ce qui se passait autour de lui, il est retourné dans sa ville sans se rendre compte que, ce faisant, il allait risquer sa vie. Il se retrouve ainsi reclus dans une chambre étroite et sombre – car il ne doit pas faire découvrir sa présence – en attente de la seule personne qui lui ait dit pouvoir faire quelque chose pour le sauver, pour lui permettre de s'échapper. Il s'agit de Nezha, son ex bien-aimée et peut-être le seul véritable amour de sa vie qu'il a rencontrée par hasard pendant qu'il errait comme un enfant perdu dans une ville qu'il ne reconnaissait plus. Elle lui a demandé de lui donner tout l'argent qu'il portait sur lui et est partie en le laissant seul avec lui-même. Commence ainsi un monologue intérieur haletant au cours duquel le narrateur trace le bilan de sa vie. Le temps est comme mis en suspens dans cette minuscule cachette où il est terré dans l'obscurité la plus totale et son écoulement ne réapparaît que lorsqu'il arrête d'évoquer le passé pour s'interroger sur le présent: combien d'heures se sont écoulées depuis qu'il se trouve là-dedans? Où est Nezha? Pourquoi ne revient-elle pas? Reviendra-t-elle enfin? La terreur éprouvée par le narrateur ponctue son acte d'auto-accusation: il évoque avec une triste et atroce lucidité toute sa vie précédente, de son enfance misérable à ses succès mondains et au prix qu'il a accepté de payer afin de les obtenir. Renoncer au mariage d'amour avec Nezha pour un mariage d'intérêt avec la fille du maire, devenir par lâcheté, intérêt personnel ou plus simplement par paresse mentale et goût de la jouissance, le complice d'une classe dirigeante veule, voire corrompue, jusqu'au jour où il était trop tard pour

agir et pour résister. Les obsessions dues à l'enfermement, le sentiment tragique de l'irréparable, sont les deux éléments clé de ce récit, court mais extrêmement fort. L'un de ses fils conducteurs, qui réapparaît par intermittences sous forme de citations, est la référence au grand ancêtre du narrateur, Nacereddine, un mystique et un grand chef tribal vénéré pour son austérité et sa foi musulmane sans faille. Le narrateur l'évoque et l'invoque à plusieurs reprises pour qu'il vienne le sortir de l'impasse, bien qu'il montre une foi en lui de moins en moins solide: tout en ne pouvant pas être considéré le précurseur des misérables fanatiques d'aujourd'hui, en son temps Nacereddine était lui aussi un fanatique; son image tutélaire et sans faille, jusque-là intouchable, est donc ébranlée par cette nouvelle prise de conscience du narrateur. On suit, au fil des pages, les variations d'humeur du protagoniste qui passe de la tristesse à la nostalgie, de l'exaltation à la dépression, d'un besoin de questionnement à une démoralisation paralysante, de l'envie insensée de sortir et d'affronter l'ennemi à la décision d'attendre encore. L'auteur joue bien sur le rythme du texte, en rendant l'histoire vivante et très réelle. Les questions que le narrateur se pose au fil de son monologue sont nombreuses, des questions auxquelles il ne donne pas de réponse définitive tout en suggérant quelques pistes: comment devient-on un chef de guerre? Comment plonge-t-on dans l'horreur islamiste? Quelle en est la motivation? Qu'est-ce qui transforme un être humain en une bête immonde mue seulement par la haine de la vie et par le désir de donner la mort? Et, par ailleurs, comment peut-on continuer à aimer dans un monde pareil? *En attendant Nezha*, ainsi pourrait-on intituler ce roman où rien ne se passe jusqu'à la fin, où on reste en suspens mais dont l'écriture est d'une grande intensité et d'une extrême puissance.